



L'autoformation comme activité

Sophie Pécaud, Marc Nagels

► To cite this version:

Sophie Pécaud, Marc Nagels. L'autoformation comme activité. Huitième colloque sur l'autoformation, Oct 2014, Strasbourg, France. hal-01146717

HAL Id: hal-01146717

<https://hal.science/hal-01146717>

Submitted on 29 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

L'autoformation comme activité

Sophie Pécaud

CAPhi (EA 2163), université de Nantes,
chemin de la Censive du Tertre, BP 81227, 44312 Nantes Cedex 3
sophie.pecaud@gmail.com

Marc Nagels

CREAD (EA 3875), université Rennes 2,
place du recteur Henri-Le-Moal, 35043 Rennes Cedex
marc.nagels@17marsconseil.fr

RÉSUMÉ

Cette étude approche l'autoformation selon un angle inédit, celui des stratégies cognitives et métacognitives développées par les personnes engagées dans un projet d'autoformation. Elle est fondée sur une démarche expérimentale conduite dans deux médiathèques de Loire-Atlantique en mai et juin 2014, combinant des mises en situations, des observations et des entretiens. Le cadre théorique dans lequel s'inscrit l'analyse des données récoltées est celui de la conceptualisation dans l'action, et plus particulièrement de la didactique professionnelle. L'analyse s'attache ainsi à décrire et à caractériser les situations d'autoformation observées selon les grands concepts de la didactique professionnelle. Elle aboutit à des résultats nouveaux qui contribuent à une meilleure connaissance opérationnelle de l'autoformation, et indiquent des pistes pour un accompagnement plus efficace des pratiques d'autoformation.

MOTS-CLÉS

Autoformation, médiathèque, internet, conceptualisation dans l'action, didactique professionnelle.

1 INTRODUCTION

On peut classer les études sur l'autoformation selon le point de vue qu'elles adoptent sur leur objet. Certaines mettent l'accent sur la compréhension de la dynamique de vie et de développement des sujets. D'autres valorisent la composante sociale de l'apprentissage de ceux qui apprennent « seuls mais jamais sans les autres » et leur rapport distant aux dispositifs institués de formation. D'autres encore s'intéressent aux dimensions proprement cognitives de l'autoformation, par exemple à la motivation et à l'autorégulation des conduites d'apprentissage. Cette communication s'inscrit dans ce courant, mais elle souhaite aussi le prolonger en s'intéressant aux stratégies cognitives et métacognitives de l'acte d'apprendre en autoformation. Nous choisissons ainsi de considérer l'autoformation comme une *activité*, c'est-à-dire comme un ensemble d'actions guidées par des opérations cognitives (prises d'information, diagnostics, choix, etc.), qui, au-delà de ses variations individuelles, peut présenter un certain nombre de régularités. Cette approche, fondée non seulement sur des données déclaratives (entretiens), mais aussi et surtout sur des données expérimentales (mises en situation et observations), est à notre connaissance inédite dans les études sur l'autoformation. Elle nous semble pourtant particulièrement féconde du point de vue d'un accompagnement à l'autoformation et des médiations pédagogiques parfois utiles pour renforcer l'efficacité des conduites autoformatives. Les questions que nous nous posons dans cette étude sont donc les suivantes : que se passe-t-il quand un adulte entreprend de s'autoformer ? Quels sont ses choix et ses stratégies, à la fois en ce qui concerne les ressources qu'il mobilise et la manière dont il les utilise ? Comment surmonte-t-il ou contourne-t-il les difficultés auxquelles il est confronté ?

2 CADRE THEORIQUE : LA CONCEPTUALISATION DANS L'ACTION

Pour répondre à ces questions, nous travaillerons dans le cadre théorique de la conceptualisation dans l'action. Nous mobiliserons plus particulièrement les concepts et les méthodes de la didactique professionnelle, tels que formulés par son fondateur Pierre Pastré à l'orée des années quatre-vingt-dix. La théorie de la conceptualisation dans l'action doit beaucoup aux travaux de Jean Piaget ; elle a plus tard été développée par Gérard Vergnaud. Pastré, fin connaisseur de ces deux auteurs, emprunte certaines de leurs hypothèses pour bâtir une nouvelle méthode d'analyse du travail en vue de la formation des compétences qu'il baptise didactique professionnelle.

Quelles sont ces hypothèses, que nous reprenons à notre compte ? À Piaget, Pastré emprunte l'idée que « l'action est une connaissance (un savoir-faire) autonome » (Piaget, 1974, cité dans Pastré, 2011, p. 156). Piaget constate en effet que, pour une tâche donnée, réussir et savoir pourquoi l'on a réussi ne vont pas forcément de pair : « il y a souvent un écart temporel important entre le fait de réussir et le fait de pouvoir comprendre (et expliquer) comment on a fait » (Pastré, 2011, p. 152). Par exemple, un enfant qui utilise une fronde avec succès mobilise de fait le concept de tangente, mais il n'en a que très rarement conscience ; cette prise de conscience suppose un véritable travail réflexif *a posteriori*. Piaget fait donc l'hypothèse que

« le principe de [toute] action est à chercher non pas à l'extérieur d'elle-même, dans des connaissances dont les actions ne seraient que des applications, mais à l'intérieur d'elle-même » (Pastré, 2011, p. 156).

Ce principe d'organisation, engendré par la répétition de l'action elle-même et par la réflexivité du sujet, Piaget le désigne sous le concept de *schème* : « La connaissance procède de l'action, et toute action qui se répète ou se généralise par application à de nouveaux objets engendre par cela-même un "schème", c'est-à-dire une sorte de *concept praxique* » (Piaget, 1979, cité dans Pastré, 2011, p. 162).

À Vergnaud, Pastré emprunte l'idée qu'il faut lier très fortement le concept de schème à celui de *situation*. Dans la mesure où « il n'y a pas de schème sans situation » (Pastré, 2011, p. 167), il ne faut pas chercher, comme le fait Piaget, les régularités (Vergnaud écrit : les « invariants opératoires ») de l'activité humaine à un niveau très général, mais bien se concentrer sur des situations concrètes, caractéristiques d'une activité donnée, comme la conduite d'une centrale nucléaire, la taille d'une vigne ou encore... l'autoformation. Un schème présente ainsi « *une organisation invariante de l'activité pour une classe de situations donnée* » (Vergnaud, 1990).

Pour Vergnaud, les situations s'organisent en effet en *classes de situations*. Chaque classe est ainsi constituée d'un ensemble de situations qui, pour être singulières (car se produisant dans des conditions environnementales uniques), présentent pourtant un certain nombre de caractéristiques communes. Les volontaires qui ont participé à l'étude ont tous reçu les mêmes consignes ; ils se sont pourtant perçus dans des situations différentes. Toutefois, ces situations appartenaient à une classe de situations plus générale, celle de l'« autoformation ». La manière dont ils comprenaient les consignes données, ainsi que celle dont ils percevaient leur environnement et les ressources dont ils disposaient pouvaient en effet déclencher l'émergence d'un schème plutôt qu'un autre.

S'appuyant sur Piaget et Vergnaud, Pastré propose ainsi un modèle pour l'analyse de toute activité, fondé sur quatre concepts. Pour comprendre l'organisation d'une activité donnée, écrit Pastré, il faut en reconstituer le *schème*. Ce schème est composé, avant tout, de l'ensemble des *invariants opératoires* qui structurent l'activité. Ces invariants sont liés à un certain nombre d'*indicateurs* permettant « d'évaluer [leur] valeur [...] dans une situation donnée » (Pastré, 2011, p. 176). La valeur prise par chaque invariant permet alors de renseigner celui qui agit sur la *classe de situations* dans laquelle il se situe, et lui donne les moyens d'adapter sa stratégie si le besoin s'en fait sentir. « C'est le triplet concepts, indicateurs, classes de situations, écrit Pastré, qui constitue le guidage conceptuel de l'action » (Pastré, 2011, p. 177).

Ce sont ces concepts qui vont nous servir de fil conducteur pour l'analyse des données que nous avons récoltées (décrites *infra*). Cette analyse aboutit à des résultats nouveaux qui contribuent à une meilleure connaissance opérationnelle de l'autoformation.

3 METHODE DE RECUEIL ET D'ANALYSE DES DONNEES

Notre étude s'appuie sur dix observations, suivie de dix entretiens, menées aux mois de mai et juin 2014 dans deux médiathèques de Loire-Atlantique : la médiathèque de Châteaubriant, et la médiathèque Lisa-Bresner de Nantes. Les volontaires ont été recrutés par deux voies : à Châteaubriant, il s'agit de professionnels de la Maison de l'emploi et de ses partenaires ; à Nantes, de membres d'un club d'arts martiaux. Les volontaires castelbriantais, au nombre de cinq, sont exclusivement des femmes, âgées de 20 à 54 ans, titulaires de diplômes de niveau IV (baccalauréat) à II (licence). Les volontaires nantais, au nombre de cinq également, sont exclusivement des hommes, âgés de 30 à 48 ans, titulaires de diplômes de niveau IV (baccalauréat) à I (master et doctorat).

Nous avons passé environ une heure avec chacun d'entre eux. Les vingt premières minutes étaient à chaque fois consacrées à l'observation proprement dite : chaque volontaire se voyait proposer un problème pratique à résoudre, toujours le même, et tous les moyens d'information courants étaient mis à sa disposition (ressources de la médiathèque, ordinateur connecté à internet, téléphone portable, etc.). Nous nous chargeons, pour notre part, d'enregistrer son activité à l'aide de chronogrammes (report des comportements observés sur une frise chronologique), et d'en collecter les traces (prises de notes, conversations téléphoniques, etc.). Les trente ou quarante minutes suivantes étaient consacrées à un entretien permettant d'élucider l'organisation cognitive de l'activité des volontaires ; autrement dit, il s'agissait, pour nous, de passer de l'observation de simples actions à leur explicitation en termes de stratégie. Cet entretien était conduit selon les principes de l'entretien d'explicitation (Vermersch, 2004), qui consistent à ramener les volontaires aux *faits*, à leur chronologie et à leur enchaînement, afin d'éviter autant que possible les rationalisations *ex post* qui masqueraient l'émergence des éléments du schème. Le déroulement de l'entretien lui-même prenait le plus souvent la forme d'une « rétrodiction » (comprise comme le contraire d'une « prédiction »). Il s'agissait de remonter la chaîne des actions observées à partir de leur aboutissement, afin de faire émerger la cohérence de leur enchaînement : en effet, « ce qui a été vécu dans la contingence, voire dans la désorientation, peut être relu sous le signe de la nécessité » (Pastré, Mayen et Vergnaud, 2006, p. 72).

La reprise des matériaux collectés lors des observations – chronogrammes, traces de l'activité, enregistrement des entretiens – nous a d'abord permis de reconstituer (de manière plus ou moins complète) le schème qui guide l'activité de chaque volontaire, composé des invariants opératoires qu'il considère comme centraux, des indicateurs qu'il utilise pour appréhender la valeur de ces invariants, et de la (ou des) classe(s) de situations dans laquelle (lesquelles) il se situe. Ces schèmes individuels ont ensuite été confrontés pour faire émerger des régularités au niveau interindividuel, voire collectif. Nous restituons nos résultats en naviguant constamment entre ces niveaux.

4 RESULTATS : L'AUTOFORMATION COMME ACTIVITE

4.1 Invariants opératoires : croyances et préférences

Pour résoudre le problème posé, les volontaires s'appuient sur des *croyances* et des *préférences* relatives aux différentes ressources qui s'offrent à eux (avis d'experts ou de simples connaissances, livres et revues, internet, etc.). De ces croyances et de ces préférences découlent, de manière plus ou moins rigoureuse et constante, des *règles d'action*.

Nous distinguons croyances et préférences parce qu'elles ne sont pas tout à fait de même nature. Les croyances semblent le plus souvent forgées empiriquement, au contact et à l'utilisation répétés des différentes ressources. Leur très grande pluralité (et parfois leur opposition radicale) indique qu'elles ne sont que rarement de véritables connaissances (registre épistémique), mais

qu'elles relèvent la plupart du temps d'opinions assez peu nuancées (registre doxique). Elles constituent ce que Vergnaud appelle des « théorèmes en actes » – des « propositions tenues pour vraies par le sujet (mais qui peuvent être fausses) » –, et que Pastré préfère désigner sous l'expression de « jugements pragmatiques » : « un jugement pragmatique représente un énoncé tenu pour vrai qui permet de subsumer en les justifiant toute une série d'énoncés de circonstance » (Pastré, 2011, p. 191). Ainsi, des énoncés comme « sur internet, il y a à boire et à manger » [Daniel, homme, 32 ans, chef d'entreprise, bac], « les livres ne sont pas forcément plus objectifs qu'internet » [Fayçal, homme, 40 ans, éducateur sportif, bac + 5 et au-delà], ou « le papier, les livres, c'est du solide » [Lisbeth, femme, 43 ans, assistante comptable, bac] constituent-ils des jugements pragmatiques de portée suffisamment générale pour fonder et justifier une multitude d'énoncés plus restreints concernant, par exemple, la confiance plus ou moins grande accordée à tel livre ou à tel site internet en particulier.

Les croyances permettent d'engendrer des règles d'action parce qu'en tant que « théorèmes en acte » ou « jugements pragmatiques », elles sont *tenues pour vraies* (même si elles ne le sont pas). Les préférences, de leur côté, ne tirent aucunement leur légitimité de leur vérité (ou, du moins, de leur probabilité). Elles ne sont ni vraies, ni fausses. Ce qu'elles expriment, c'est quelque chose à propos du sujet lui-même. Ainsi Hakim admet-il préférer les ressources papier – livres ou revues – à internet, sans que cette préférence soit fondée par un jugement sur, par exemple, la neutralité, la fiabilité ou l'accessibilité des deux ressources. Il fait plutôt l'hypothèse que cette préférence est liée à son âge : Hakim, à 44 ans, n'a pas grandi avec internet [Hakim, homme, 44 ans, ingénieur recherche et développement, bac + 5 et au-delà]. On pourrait peut-être rapprocher ces préférences des « genres professionnels » de Clot (Pastré, 2011, p. 179). Pour chaque activité, Clot pose qu'il existe différentes manières de faire, toutes aussi efficaces, liées à des cultures professionnelles. Nous faisons quant à nous l'hypothèse que d'autres facteurs culturels sont susceptibles de particulariser l'organisation de l'activité, par exemple le facteur générationnel ; la préférence de Hakim pour les livres et les revues, qui oriente fortement son activité d'autoformation, relèverait ainsi selon lui d'un « genre générationnel ».

4.2 Croyances relatives aux ressources humaines, matérielles et numériques

Sans en faire une revue exhaustive, on peut essayer de dégager et de confronter les croyances les plus répandues parmi les volontaires de notre étude – sans occulter, comme nous l'avons signalé, leur fréquente opposition. (Pour la clarté de l'étude, nous mettons de côté les préférences, beaucoup moins nombreuses, et beaucoup plus idiosyncrasiques.) Le cas proposé les invitait à faire usage de « toutes les ressources mises à [leur] disposition » soit, pour rappel, des ressources humaines (possibilité leur était offerte d'utiliser leur téléphone ou tout autre moyen de communication pour joindre la ou les personnes de leur choix), matérielles (pour l'essentiel, les livres et revues disponibles sur place) et numériques (moyennant un accès à internet).

On peut remarquer, pour commencer, que dans les entretiens faisant suite aux observations, les croyances concernant internet d'une part et les livres et les revues d'autre part sont bien souvent exprimées dans un jeu d'oppositions. Albert, par exemple, juge internet plus pertinent pour les « sujets pratiques » ; il réserve au contraire les livres aux « sujets de fond » [Albert, homme, 30 ans, ergonome, bac + 5 et au-delà]. Daniel loue la rapidité et la facilité d'accès aux informations sur internet ; il déplore symétriquement la lenteur et la pénibilité d'une recherche d'information livresque. Livia, quant à elle, estime que les informations trouvées sur internet sont « plus objectives » que celles qui figurent dans des livres : dans ces derniers, explique-t-elle, « l'auteur a toujours une thèse à défendre » [Livia, femme, 32 ans, secrétaire comptable, bac + 2]. Ludivine, enfin, oppose la structure « ouverte » d'internet à la structure « fermée » des livres [Ludivine, femme, 30 ans, chargée de projets, bac + 3].

Concernant internet, deux camps s'affrontent. Il y a d'abord ceux qui l'utilisent, mais de manière parcimonieuse, en raison de son manque de neutralité et de fiabilité (Linda, Lisbeth). Linda, par exemple, trouve internet « trop vaste, avec des contradictions », et estime qu'il faut maîtriser

préalablement son sujet si l'on veut y effectuer une recherche efficace [Linda, femme, 20 ans, assistante administrative, bac + 2]. En face, le camp de ceux qui ne sont pas moins suspicieux vis-à-vis de la neutralité et de la fiabilité d'internet (notamment des sites commerciaux et des forums), mais qui disposent (ou croient disposer) des compétences nécessaires pour évaluer les informations qu'ils y trouvent. Ils jugent ainsi que la pluralité des points de vue qui y sont exprimés est une richesse plutôt qu'un obstacle : Daniel, par exemple, estime être « très à l'aise pour chercher et croiser des informations sur internet » ; Fayçal explique quant à lui – en plaisantant – utiliser internet pour se livrer à une « variation eidétique¹ » des sujets qui l'intéressent. Ils louent par ailleurs la rapidité et la facilité d'accès aux informations *via* internet, ainsi que le caractère récent des informations qui s'y trouvent.

Quid des livres et des revues ? Les appréciations sont moins nombreuses. La croyance la plus largement partagée à leur sujet est la lenteur et la difficulté d'accès aux informations qui s'y trouvent (Albert, Daniel, Fayçal, Livia, Ludivine, Romain). Cette difficulté surgit à deux moments : au moment de l'accès aux ressources, d'une part – Livia et Romain déplorent le manque de clarté des classifications des bibliothèques, ainsi que l'inefficacité des recherches dans leurs catalogues informatisés [Romain, homme, 48 ans, enseignant-chercheur, bac + 5 et au-delà] ; au moment de l'exploitation de ces ressources, d'autre part (Albert, Daniel, Fayçal, Ludivine). Ces inconvénients ne sont pas contrebalancés par la plus grande qualité des informations. Si un volontaire (Lisbeth) exprime une confiance nettement plus grande dans ces supports (« le papier, les livres, c'est du solide »), trois autres soulignent que « dans les livres, il y a à boire et à manger » (Daniel) : ceux-ci ne sont pas forcément plus objectifs qu'internet (Fayçal), et le sont parfois moins (Livia).

Un troisième ensemble de croyances et de préférences concerne les ressources humaines. Le laps de temps accordé aux volontaires pour résoudre le problème posé ne leur a pas suffi pour contacter des professionnels des énergies renouvelables (conseillers de l'Ademe, techniciens de bureaux d'études, etc.), alors que plusieurs ont exprimé leur intention de le faire s'ils avaient dû poursuivre leurs recherches (Hakim, Romain). Linda et Lisbeth soulignent en revanche que solliciter des professionnels requiert plus d'engagement qu'une simple recherche documentaire, soit parce qu'il faut maîtriser un minimum le sujet pour que l'échange soit fructueux (Lisbeth ; c'est aussi l'avis de Hakim), soit, tout simplement, parce qu'entretenir une relation avec des professionnels demande de l'énergie (Linda). La sollicitation de professionnels n'intervient donc en général, pour l'ensemble des volontaires, que dans un second temps.

Plusieurs volontaires ont en revanche tenté de – et dans un cas (Albert) réussi à – appeler une connaissance (ami ou collègue) « qui s'y connaît », en raison de sa profession (Albert, Daniel) ou de son expérience de consommateur (Fayçal). Dans le cas d'Albert et de Daniel, qui ont immédiatement dégainé leur téléphone, la croyance invoquée est la même : appeler quelqu'un qui s'y connaît permet de « gagner du temps », car cela permet de « mieux cibler les informations ». Dans le cas de Fayçal, qui n'appelle son ami que dans un second temps, il s'agit de passer du recueil de données objectives (*via* internet) à celui d'appréciations subjectives : ce qui l'intéresse, c'est d'avoir « le témoignage de quelqu'un qui a sauté le pas ». La croyance en jeu est ici qu'une prise de décision dans le domaine pratique doit être alimentée par deux sources : l'une objective (caractéristiques techniques des deux technologies en jeu), l'autre subjective (ce qu'elles valent « à l'usage »).

Deux volontaires ont enfin sollicité une troisième catégorie de personnes : les bibliothécaires. Concernant ces professionnels, les croyances divergent : Hakim les sollicite dès les premières minutes de sa recherche, parce qu'il estime qu'ils sont en mesure de mener une recherche documentaire plus efficace que la sienne (ils ont « un outil qui est fait pour ») ; Ludivine, quant à elle, ne les questionne que dans un second temps, pour s'assurer qu'elle n'a rien manqué lors de sa propre recherche (elle est allée la solliciter « dans une logique de vérification ») ; Romain, enfin, écarte d'emblée la possibilité de solliciter ces professionnels :

¹ Terme technique désignant, dans la philosophie d'Edmund Husserl, un procédé qui consiste à faire varier par la pensée les caractéristiques d'un objet pour en saisir l'essence, c'est-à-dire ce qui reste constant malgré ces variations.

« À un moment donné, je me suis dit : “Est-ce que je vais demander aux bibliothécaires ?”, et très vite, j’ai écarté cette idée en la jugeant totalement déplacée et absurde. D’abord parce que je me suis dit que les bibliothécaires n’étaient pas là pour faire une recherche catalogue ou une recherche Google à ma place – c’est la seule chose qu’elles pourraient faire, je pense, elles aussi –, et puis parce que je suis suffisamment familier avec la recherche documentaire pour pouvoir la conduire tout seul. »

On peut sans doute écarter l’hypothèse selon laquelle cette divergence d’appréciation serait liée au niveau d’étude des volontaires (et donc, par exemple, à leur degré de familiarité avec les bibliothèques et leur fonctionnement) ou à leur âge (et donc, par exemple, à leur degré de familiarité avec la recherche documentaire sur des bases de données informatisées) : Hakim et Romain sont tous deux titulaires d’un doctorat, et tous deux dans la quarantaine.

4.3 Invariants du sujet, invariants de la situation et indicateurs

Si les croyances relatives aux ressources humaines, matérielles et numériques divergent, et ne constituent pour cette raison des invariants opératoires qu’au niveau *individuel* (Vinatier, en 2009, les désigne sous l’expression d’« invariants du sujet »), on voit cependant apparaître des invariants *communs*, qui pointent sans doute vers des invariants répondant aux caractéristiques de la *situation* d’autoformation elle-même, accompagnés d’un certain nombre d’indicateurs. Nous ne les dégageons ici qu’à titre hypothétique ; une analyse complète de la structure conceptuelle de la situation d’autoformation n’est pas de notre propos, et reste à mener.

Ce qui semble partagé, et donc peut-être caractéristique de la situation d’autoformation elle-même, ce ne sont pas ainsi les caractéristiques des *ressources* consultées (humaines, matérielles ou numériques), mais celles des *informations* qu’elles convoient. Certes, les volontaires divergent quant à leur appréciation, par exemple, de l’objectivité des ressources disponibles ; mais ils cherchent tous (au moins dans un premier temps), des informations objectives. On voit ainsi apparaître un certain nombre d’invariants susceptible de structurer l’activité du sujet dans une classe de situations que l’on pourrait désigner comme la « prise d’information en vue de la résolution d’un problème pratique » :

- Information pertinente relativement au problème posé
- Information objective et/ou neutre
- Information récente
- Information facile d’accès
- Information rapide à exploiter

À ces invariants sont associés divers indicateurs, « qui permettent d’évaluer la valeur des concepts [c’est-à-dire des invariants opératoires] dans une situation particulière » (Pastré, 2011, p. 176). Dans le cas qui nous concerne, il s’agit d’indicateurs qui permettent de déterminer le degré de pertinence, d’objectivité, etc., des informations recueillies.

La *pertinence* des informations relativement au problème posé est ainsi déterminée à l’aide des *titres* des livres ou ceux des pages internet tels qu’ils apparaissent dans les résultats de recherche sur Google ; les volontaires sont aussi attentifs à la présence de mots-clés dans la table des matières des livres qu’ils consultent, ou dans les premières lignes ou les premiers paragraphes des pages web qu’ils consultent. L’*objectivité* des informations récoltées est, quant à elle, liée à leur provenance : certains volontaires énumèrent plusieurs éléments (nom de l’auteur du livre, URL du site auquel appartient la page web consultée) permettant de l’identifier ; d’autres (Daniel et Fayçal, notamment) évoquent plutôt la nécessité de croiser les sources – plus sûr moyen, pour eux, de « neutraliser » des informations qui ne seraient pas objectives –, plutôt que de les évaluer individuellement. Le caractère *récent* des informations est estimé à l’aide de la date de parution du livre ou celle de la mise en ligne de la page web. La *facilité d’accès* aux informations est jugée grande si celles-ci sont localisables à l’aide d’une recherche simple (l’avantage va ici à Google, au détriment des catalogues

des médiathèques), et si elles sont accessibles immédiatement (l'avantage va, encore une fois, aux ressources accessibles *via* internet). Enfin, une ressource est jugée d'autant plus *rapide à exploiter* qu'elle présente les informations de manière courte et synthétique (plusieurs volontaires prennent ainsi le parti de chercher directement un tableau comparatif des deux technologies, photovoltaïque et éolien).

4.4 Classes de situations

Notons toutefois que tous les volontaires ne se réfèrent pas à l'ensemble des invariants opératoires que nous avons énumérés (information pertinente relativement au problème posé ; objective et/ou neutre ; récente ; facile d'accès ; rapide à exploiter) ; le plus souvent, certains d'entre eux manquent. En outre, certains sont perçus comme plus ou moins centraux en fonction de la manière dont les volontaires perçoivent la situation ; ils structurent par conséquent de manière plus ou moins forte leur activité.

On peut ainsi dégager quatre manières de concevoir la situation proposée, quatre « classes de situations » singulières perçues au sein de la classe plus générale que nous avons désignée comme la « prise d'information en vue de la résolution d'un problème pratique » :

1. — Trois volontaires (Lucette, Ludivine, Romain) semblent plus préoccupés que les autres par le temps imparti pour résoudre le problème posé. Les invariants sur lesquels ils mettent logiquement l'accent sont ceux de la *facilité d'accès* et de la *rapidité d'exploitation* des ressources. La classe de situations à laquelle ils se réfèrent peut être décrite comme la « prise d'information en vue de la résolution d'un problème pratique *en temps limité* ».

2. — Trois autres volontaires (Daniel, Lisbeth, Livia) ont une préférence affirmée pour l'une ou l'autre des technologies proposées ; il s'agit moins, pour eux, de se forger une opinion que de confirmer la leur. On pourrait ajouter à ce groupe Fayçal, qui n'avait pas de telle préférence, mais se forge une opinion dès les premiers instants de sa recherche ; le temps restant est consacré à étayer cette première opinion. Un nouvel invariant apparaît ici : la recherche d'informations *qui confirment cette préférence*. L'*objectivité* des informations est, corrélativement, minorée. La classe de situations de référence serait ici quelque chose comme la « prise d'information en vue de la résolution d'un problème pratique *avec préférence préalable* ».

3. — Deux volontaires (Lisbeth, Romain) sont quant à eux sensibles au fait que le problème posé est un problème technique pointu, qui concerne des technologies évoluant rapidement. C'est une des raisons pour lesquelles Romain renonce d'emblée à solliciter l'aide des bibliothécaires présents, et estime que le lieu est mal choisi pour traiter un pareil problème : « Je me suis dit que la médiathèque municipale n'était pas le lieu pour répondre à cette question – trop pointue, trop technique. Ce n'est pas sa mission. » L'invariant mis en avant est ici celui du caractère *récent* des informations ; la classe de situations de référence serait ici la « prise d'information en vue de la résolution d'un problème pratique *à dominantes technique et à évolution rapide* ».

4. — La dernière classe de situations que nous avons pu dégager ne concerne qu'un volontaire : Fayçal, qui oriente tout de suite sa recherche vers l'*aspect sanitaire* du problème. Chez lui, cet aspect domine tous les autres, ce qui explique sa célérité à se faire une opinion : « Mes valeurs à moi, c'est l'option santé qui prend le dessus, donc par rapport à ce que j'ai vu concernant les nuisances sonores, les maux de tête, tout ça, j'ai vraiment une grosse dominance : "Ah non, l'éolienne, trop envahissant, trop de trucs." » La classe de situations de référence pourrait être ici la « prise d'information en vue de la résolution d'un problème pratique *ayant un potentiel impact sanitaire* ».

5 CONCLUSION

Cette étude n'est qu'exploratoire : les cas que nous avons analysés ne sont pas assez nombreux pour nous permettre de conclure quoi que ce soit de définitif quant aux caractéristiques de l'activité d'autoformation. Ils le sont toutefois pour nous permettre de voir apparaître certaines régularités (et certaines singularités) qui pourraient devenir les hypothèses à éprouver lors d'une recherche future. Cette étude met en tout cas en évidence un fait : ceux qui veulent avoir un rôle à jouer dans

l'accompagnement des pratiques d'autoformation (nous pensons en particulier aux médiathèques et à leur personnel) devraient sans doute déplacer leur attention des *ressources* aux *stratégies cognitives* des personnes qui s'engagent dans un projet d'autoformation. La diversité des stratégies observées lors de cette étude – et leur efficacité parfois limitée –, nous incite à penser qu'une fonction nouvelle pourrait émerger pour les bibliothécaires : celui d'expert et de conseiller en stratégie d'autoformation. On pourrait ainsi imaginer un réseau de bibliothécaires formés à la méthode que nous avons nous-même adoptée, et qui seraient susceptibles non seulement de poursuivre notre travail de recherche pour dresser un panorama plus complet des caractéristiques de l'activité d'autoformation, mais aussi et surtout de la prolonger dans une activité de diagnostic et de conseil auprès des personnes engagées dans des projets d'autoformation.

6 BIBLIOGRAPHIE

Pastré, P., Mayen, P., et Vergnaud, G. (2006). La didactique professionnelle. *Revue française de pédagogie*, 154, 145-198.

Pastré, P. (2011). *La didactique professionnelle. Approche anthropologique du développement chez les adultes*. Paris: PUF.

Vergnaud, G. (1990). La théorie des champs conceptuels. *Recherches en didactique des mathématiques*, 10(2/3), 133-170.

Vermersch, P. (2004). *L'entretien d'explicitation*. Issy-Les-Moulineaux: ESF Éditeur.